

Le 9 sept. 88

Cher José-Maná,

Excuse-moi de vous écrire en français.  
Cela n'est plus facile.

Je vous remercie de votre livre, qui a  
été l'un des trois lectures que j'ai  
emportés à la plage. Elle a paru  
en premier, et je l'ai fait avec une  
curiosité croissante. N'ayant pas l'esprit  
philosophique, comme vous le savez, je  
me suis souvenu, en terminant votre roman,  
du conte de Mark Twain où les choses  
s'embrouillent au point que l'auteur  
se déclare incapable d'y apporter une  
solution. Et ainsi de ces phrases de  
Roth. Gillet du type: "Dehors il  
faisait grand soleil. Dehors il pleuvait  
à verse. Dehors on n'y voyait rien  
dont votre intrigue, portée par une parodie  
des "discrets" journalistiques, judiciaires  
et policiers, semble la projection.

Le troisième livre emprunté, je n'y  
ai même pas touché, mais le deuxième,  
si. C'était 'Le Côté du Gulements',

que j'ai donc lu parallèlement. Or,  
par une jolie coïncidence, je suis arrivé  
à un passage où le narrateur distingue les  
diverses perspectives selon lesquelles il a  
envisagé l'Albertine. Et il commente:

"Que peut-on affirmer, puisqu'on ne  
avait un probant d'abord s'est montré  
faux ensuite, et se trouve en troisième lieu  
être vrai?" (Proust, *Pléiade*, v. II  
p. 361)

Cette phrase me paraît. Elle me paraît  
d'exigence à votre roman? Mais le Stuart  
vendra la mèche. Mieux vaut la laisser  
chez Proust.

Nous espérons vous voir bientôt, dès  
que les problèmes inévitables des débuts de  
l'année se seront fanés. Nous vous avons  
peut-être dit qu'à partir de cette année  
les départements de français de B. M. et  
de Havering ont été fondus. Cela fut  
entraîné une grande confusion, et Perry  
a les mains pleines.

Combien de livres avez-vous écrit,  
depuis que nous nous sommes vus?  
Merci encore, et amitiés à tous deux.

Lucien